

Ambrose Bierce

Les Fables de Zambri



Le Dilettante

Extrait de la publication

Ambrose Bierce

Les Fables de Zambri

traduction de l'anglais (États-Unis)
et préface de Thierry Beauchamp

dessins d'Alice Charbin

le dilettante

19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture: Alice Charbin
© le dilettante, 2013
pour la traduction française et la préface
ISBN 978-2-84263-749-1

Préface

« Adieu – si tu apprends qu'on m'a collé contre un mur mexicain et qu'on m'a criblé de balles, sache que c'est plutôt une bonne manière de quitter cette vie. C'est mieux que la vieillesse, la maladie ou une chute dans l'escalier de la cave. Être un gringo au Mexique, voilà l'euthanasie! »

Ces mots furent les derniers adressés par Ambrose Bierce à sa belle-sœur Lora dans une lettre datée du 1^{er} octobre 1913. Quelques semaines plus tard, il disparaissait sans laisser de traces, à l'âge de soixante et onze ans. Ainsi s'acheva l'histoire de l'un des écrivains les plus légendaires de la littérature américaine, le maître incontesté de l'humour noir, le chaînon manquant entre Diogène le Chien et *Le Dernier Train de Gun Hill*.

Nulle part on ne voit mieux que dans son œuvre tout ce qui relie secrètement le cynisme à

une conception idéaliste de l'existence. Né de parents calvinistes, élevé dans un climat de fanatisme religieux, l'auteur du *Dictionnaire du diable* combattit les églises, leurs sectateurs et leur Bon Dieu avec une dévotion acharnée, mais cela ne l'empêcha pas d'afficher une certaine sympathie pour la figure du Christ. Sa participation à la guerre civile américaine le convertit à une forme de scepticisme teinté de misanthropie qui ne fit que se renforcer au fil du temps. Pourtant, en de rares occasions, cette expérience traumatisante (il reçut une balle dans la tête au cours de la bataille de Kennesaw Mountain) lui inspira des propos émus et nostalgiques.

Plus tard, son métier de journaliste acheva de le débarrasser de ses dernières illusions. Une conscience aussi vive de l'hypocrisie et de la bêtise humaines devait naturellement l'amener sur le terrain de l'humour, du grotesque et du macabre. La littérature fut d'abord pour lui un moyen de régler ses comptes avec ses congénères mais elle lui offrit aussi la liberté d'étudier les possibilités du langage et de s'engager dans une recherche plus profonde, presque spirituelle.

La carrière de Bierce démarra vraiment en 1868, lorsque son mentor James Watkins lui céda sa chronique du « Crieur public » dans la

News Letter de San Francisco. Sa plume assassine, son don proverbial pour l'invective et l'opprobre, ne tardèrent pas à établir sa réputation. En quelques mots cruellement ordonnés, il parvenait à exprimer ce que le plus impitoyable des procureurs aurait mis des heures à dégoïser. Il agrémentait ses diatribes de récits drolatiques rapportant toutes sortes de faits divers sanglants.

Sa célébrité grandissante (certains de ses articles étaient repris dans des journaux de Londres et New York) lui permit de se mêler à la faune littéraire de la côte ouest, les Mark Twain, Bret Harte et autres Joaquin Miller avec qui il se lia d'amitié. Les portes des beaux salons s'ouvrirent devant lui et ce fut ainsi qu'il rencontra Mollie Day, la fille d'un riche prospecteur. Il l'épousa le 25 décembre 1871 et, le printemps suivant, le couple embarqua pour l'Angleterre. Officiellement, il s'agissait d'un simple voyage de noces, payé par le généreux père de la mariée, mais Ambrose Bierce avait d'autres projets, comme en témoigne le fait que ses amis anglais James Watkins et F. A. Marriott, l'éditeur de la *News Letter*, lui avaient bourré les poches de lettres de recommandation.

En arrivant à Londres, les Bierce n'en crurent pas leurs yeux : jamais ils n'avaient vu une ville

aussi propre ! D'un autre côté, ils ne se sentirent pas trop dépaysés car les rues fourmillaient de compatriotes. En raison d'un taux de change favorable, de nombreux Américains venaient visiter la Grande-Bretagne et, réciproquement, les Anglais étaient fascinés par les histoires de pionniers de l'Ouest. Les Indiens, les mines d'or, les forêts pétrifiées, tout cela enflammait leur imagination et plus les prétendus témoins en rajoutaient, plus les autochtones en redemandaient. Sur place, Ambrose Bierce retrouva Mark Twain et le poète Joaquin Miller, chacun s'efforçant de tirer le meilleur parti possible de la crédulité locale.

Il fit aussi la connaissance de nombreux journalistes, au premier rang desquels figurait Tom Hood « le jeune », rédacteur en chef de *Fun*, qui était alors le seul hebdomadaire satirique à concurrencer *Punch*. Hood adorait le mauvais esprit et la virulence du « Crieur public » et il s'empressa de le recruter.

À peu près à la même époque, le sulfureux éditeur John Camden Hotten, spécialisé dans la pornographie et le piratage de droits d'auteur, proposa à Bierce de publier une sélection de ses textes parus dans la *News Letter* et l'*Advertiser* de San Francisco. Bref, l'avenir se présentait

sous les meilleurs auspices et le jeune Américain se voyait déjà marcher sur les traces de Swift ou Thackeray.

Or ses activités journalistiques n'atteignirent pas les sommets espérés. Bien sûr les fables et les contes qu'il donna au *Fun* connurent un vrai succès. Il continua d'envoyer des lettres d'Angleterre à différents journaux californiens. Il collabora aussi à d'autres périodiques anglais, notamment à *The Figaro*¹, sous la forme d'une chronique intitulée « Le forain de passage ». Enfin il accepta de rédiger entièrement une publication intitulée *The Lantern*, commanditée par Eugénie, la veuve de Napoléon III, pour discréditer Henri Rochefort, ennemi juré de la famille impériale qui, après s'être enfui du bagne de Nouvelle-Calédonie, avait trouvé refuge en Angleterre. De toute évidence, Ambrose Bierce ne savait pas où il mettait les pieds et il ne tarda pas à regretter sa participation à cette sombre cabale.

Il en alla de même avec ses autres projets. Dès 1873, John Camden Hotten publia *The Fiend's Delight*², un pot-pourri d'aphorismes, d'anecdotes

1. Journal créé par Napoléon III et son épouse Eugénie à leur arrivée en Angleterre en 1871.

2. *Le Plaisir du monstre*.

macabres et de commentaires acerbes sur ses contemporains, pour la plupart tirés de ses chroniques californiennes. Bierce s'abrita derrière le pseudonyme Dod Grile¹, sans doute pour se montrer à la hauteur de sa réputation. La même année, Andrew Chatto, ancien bras droit de Hotten, fit paraître *Nuggets & Dust Panned by Dod Grile*², une nouvelle sélection de textes anciens et de « Lettres écrites à l'encre invisible par un fantôme américain ». Puis, en 1874, George Routledge & Son, maison spécialisée dans les manuels de savoir-vivre, édita *Cobwebs from an Empty Skull*³ qui rassemble « Les Fables de Zambri », « Contes divers » et deux dialogues baptisés « Brèves saisons de dissipation intellectuelle ».

Ces trois livres ne soulevèrent pas l'enthousiasme des foules. *Cobwebs from an Empty Skull* fut salué par quelques critiques avertis, notamment Mark Twain, mais il ne rencontra pas le succès escompté. Sans doute son éditeur avait-il sous-estimé le fait que la plupart des acheteurs potentiels connaissaient déjà son contenu pour l'avoir lu dans *Fun* quelques mois plus tôt.

1. Anagramme de « dog riled » qu'on pourrait traduire par « chien agacé ». Bierce utilisait le même pseudonyme dans *Fun*.

2. *Pépites et Poussière tamisées par Dod Grile*.

3. *Toiles d'araignées d'un crâne vide*.

En mai 1875, Mme Bierce et ses deux garçons retournèrent à San Francisco. Mollie se savait enceinte et sans doute voulait-elle retrouver sa mère qui l'avait toujours accompagnée pendant ses grossesses. Son mari la rejoignit en automne : sa famille lui manquait et la médiocrité de ses perspectives professionnelles ne lui laissait guère le choix, d'autant que Tom Hood, son principal soutien, était mort l'année précédente. En apprenant que sa femme allait donner naissance à leur troisième enfant, il décida de refermer la page de son aventure victorienne.

Le coup fut rude car il avait fondé de sérieux espoirs sur son séjour en Angleterre, sans compter qu'il appréciait la culture britannique et l'atmosphère littéraire de Londres. Il avait noué des amitiés et des relations professionnelles stimulantes et son anglophilie lui fit même écrire dans le magazine *The Argonaut*, en 1878 : « Nous devons à l'Angleterre presque tout ce qui est bon dans notre civilisation américaine. »

Ce départ précipité, Bierce le ressentit comme un échec personnel. Il avait l'impression de ne pas avoir donné sa pleine mesure et d'avoir moins été jugé sur ses qualités littéraires que sur sa réputation de « démon de la Frontière ».

Il n'avait réussi à publier que des écrits mineurs, des commandes, des articles polémiques, des pochades, quand il ne s'agissait pas de textes anciens, et il allait lui falloir affronter le regard moqueur de ses amis de San Francisco ou, pire encore dans une Amérique en plein marasme économique, trouver un emploi assez lucratif pour subvenir aux besoins de sa famille.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il eût gardé un souvenir mitigé des *Fables de Zambri*. Pour commencer, l'idée lui avait été soufflée par Tom Hood qui cherchait des textes amusants pour accompagner des gravures sur bois des frères Dalziel. Si cet exercice de style lui offrait l'occasion de se frotter aux mythiques *Fables d'Ésope*, et de s'initier à un genre traditionnel auquel il contribuerait pendant la plus grande partie de sa carrière, il n'en demeurerait pas moins qu'en acceptant de travailler sur commande, il prenait le risque de dévaluer son talent et de « museler sa muse ».

Une première série de cinquante-sept fables parut entre juillet et septembre 1872. Leur popularité fut telle que Tom Hood demanda à Bierce d'en écrire davantage. La deuxième vague, composée de soixante-dix-huit fables, déferla entre novembre 1872 et mars 1873, à raison

de deux à huit pièces par livraison. Cette fois-ci, des gravures furent spécialement réalisées pour illustrer les textes.

Jusqu'à présent, Bierce s'était cantonné à ce qu'il appelait lui-même ses « diabolismes ». Pour la première fois, il s'essayait à un registre classique qui le contraignait à assumer ses ambitions d'écrivain. Parodier les *Fables d'Ésope* revenait à sauter à pieds joints dans le fleuve ininterrompu de la littérature universelle. La moquerie avait ici valeur d'éloge, d'autant que Bierce ne détournait le plus célèbre des esclaves phrygiens que pour mieux défendre les principes stoïciens à la source de ses fables. Il pouvait enfin joindre sa voix à celles des grands moralistes du passé.

Les Fables de Zambri furent aussi pour lui un laboratoire expérimental. L'abondance des parutions l'encourageait à laisser courir sa plume. S'il ne perdait pas de temps à se corriger, il ne lui venait pas non plus à l'esprit de brider son inspiration. Plutôt que de choisir entre l'ironie mordante et la blague buissonnière, il tentait de concilier les deux en versant dans le surcommentaire ou la morale en queue de poisson. De fait, il n'avait pas encore pris le parti de l'esprit contre l'humour. Tel un joueur de bonneteau, Bierce se contentait d'escamoter son objet qui finissait

par resurgir là où il ne l'attendait plus, comme réinventé par sa propre disparition.

De retour au pays, le « major » Bierce retrouva sa place prééminente dans la presse satirique de San Francisco. Soucieux de montrer d'autres facettes de son talent, il reprit une partie des *Fables de Zambri* dans « Bavardage¹ », sa nouvelle chronique hebdomadaire. L'expérience se révéla assez positive pour justifier la publication de dizaines de pièces inédites dans *The Argonaut* et *The Wasp*. En un peu plus de quarante ans, Ambrose Bierce composa près de huit cent cinquante fables. Il en exploita à peine plus d'un tiers dans les deux éditions des *Fables fantastiques*. La première, datée de 1899, contenait deux cent quarante-cinq textes, mais on sait qu'à l'époque, Bierce en avait déjà publié plus du double dans les journaux. Dans la seconde, celle du Tome VI des *Œuvres complètes*, il réintroduisit dix-sept des *Fables de Zambri*, plus ou moins révisées. Il faut donc en conclure que l'expérience anglaise eut au moins le mérite de réveiller le fabuliste qui dormait en lui!

Par ailleurs, qui aurait cru que la fable connaîtrait une seconde jeunesse au Far West? Certes la

1. *The Prattle*.

littérature américaine était enracinée dans la production européenne. Les « pèlerins » trimbalent leur passé dans leurs bagages, la presse adoptait le style des journaux anglais, les plagiat et les éditions pirates étaient monnaie courante. Quant à la culture de l'Ouest, elle est née de la collision entre réalisme de la frontière et idéalisme philosophique ou religieux. Le recours aux genres traditionnels comme la fable ou le conte permettait de faire passer des messages qui auraient été jugés comme immoraux ou déplacés sous une forme plus sérieuse. Dans le même ordre d'idées, l'exagération, l'outrance verbale, la galéjade ont toujours servi de miroir déformant à une réalité souvent difficile à affronter.

Entre 1870 et 1900, le nombre d'hebdomadaires et de quotidiens augmenta de manière exponentielle aux États-Unis. Le lecteur voulait être informé, bien sûr, mais aussi divertit et pris à témoin. C'était là une mission digne de Bierce avec son humour noir et ses charges sabre au clair. Il était parfaitement capable d'attaquer ad nomen un élu du peuple ou un magnat de l'industrie et d'enchaîner sur une pochade littéraire. Le lecteur finissait par chercher le comique dans ses accusations et les attaques déguisées derrière ses fables ou ses contes. Dans l'un ou

l'autre cas, le contrat du « major » Bierce était rempli car lui n'avait pas d'autre programme qu'une « calme désapprobation des institutions humaines en général, y compris toutes formes de gouvernement, la plupart des lois et coutumes, et l'ensemble de la littérature contemporaine ».

Sans doute le temps est-il venu de redécouvrir ses œuvres de jeunesse sinon pour leur virtuosité littéraire, du moins pour leur humour hyperbolique, leur caractère transgressif et leur merveilleuse liberté de ton.

Thierry Beauchamp

Au rédacteur en chef de Fun

Monsieur,

J'ai traduit du persan ces fables écrites par Zambri le Parsi, un contemporain de Zoroastre. Je les crois égales à celles du regretté M. Ésope, en tout cas aux plus nulles d'entre elles. J'en ai encore des tonnes en réserve et je continuerai de vous les envoyer aussi longtemps que vous le supporterez.

Dod Grile (Ambrose Bierce)



Un noble perse s'était procuré une petite huître auprès d'une Gitane.

« Tâche de me pardonner ce que je m'apprête à faire, dit-il en saisissant le mollusque par les branchies. Ne perds pas de temps car il ne t'en reste plus beaucoup. L'idée de t'avaler ne me viendrait pas à l'esprit si cela n'était si facile, mais l'occasion fait le larron, sans compter que je suis orphelin et affamé.

– Soit, répliqua l'huître, j'ai toujours plaisir à reconforter l'orphelin affamé. Je me suis pliée en quatre pour cette brave femme à qui vous m'avez achetée. Elle avait beau avoir un estomac accommodant, nous n'avons pas réussi à nous entendre. Cette légère incompatibilité était due au fait

qu'elle voulait me cuire à la vapeur. Incroyable, n'est-ce pas? Mais je vous en prie, mon sauveur, procédez!

– Il me semble que je ferais mieux de me renseigner sur tes antécédents avant de te secourir, dit le noble perse en reposant l'huître. Si tu n'as pas pu t'entendre avec ta maîtresse, ce n'est pas l'honnêteté qui t'étouffe! »

Les gens agissant par égoïsme l'oublent vite lorsqu'ils découvrent que c'est un bienfait.



Voyant une chatte approcher et n'ayant aucun moyen de s'enfuir, un rat alla bravement lui dire :

« Madame, je viens juste d'ingurgiter une dose d'un puissant poison et, respectant à la lettre les indications sur l'étiquette, je suis sorti de mon trou pour mourir. Auriez-vous la bonté